SEYMOUR MAYNE

LE VIEUX CANAPÉ BLEU

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JOANNE DESROCHES

RÉCITS

MÉMOIRE D'ENCRIER

Seymour Mayne

LE VIEUX CANAPÉ BLEU

ET AUTRES RÉCITS

Traduit de l'anglais par Joanne Desroches

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière :
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Nous reconnaissons aussi l'aide financière
du Gouvernement du Canada par l'entremise
du Programme national de traduction.

Mise en page : Virginie Turcotte
Couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1er trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier, pour l'édition française.
© Édition originale *The Old Blue Couch and Other Stories*,
Seymour Mayne, 2012.

ISBN 978-2-89712-281-2 (Papier)
ISBN 978-2-89712-283-6 (PDF)
ISBN 978-2-89712-282-9 (ePub)
PS8576.A88O5314 2015 C813'.54 C2014-942508-2
PS9576.A88O5314 2015

Mémoire d'encrier • 1260 rue Bélanger, bur. 201
Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 938 9217
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Seymour Mayne

LE VIEUX CANAPÉ BLEU

ET AUTRES RÉCITS

Traduit de l'anglais par Joanne Desroches

Récits

MÉMOIRE D'ENCRIER

Du même auteur

On the Cusp: Word Sonnets / Albores: Sonetos de una palabra / À l'orée: Sonnets d'un mot, édition trilingue, María Laura Spoturno (dir.) et Sabine Huynh (collab.), trad. María Laura Spoturno, La Plata, Argentine, FaHCE, Universidad Nacional de La Plata, 2013.

Ricochet: Word Sonnets / Sonnets d'un mot, édition bilingue, trad. Sabine Huynh, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, (2011) 2013.

Les pluies de septembre: poèmes choisis 1980-2005, trad. Pierre DesRuisseaux, Montréal, Éditions du Noroît, 2008.

Pluriel: Une anthologie, des voix / An Anthology of Diverse Voices, édition bilingue, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008.

Le vieux canapé bleu

Certaines personnes se montrent très possessives au sujet de leurs meubles. Moi pas. S'il vous était possible de me rendre visite, vous verriez. Mes possessions se résument à une collection de trucs d'occasion, d'objets de seconde main, et mon vieux canapé bleu.

Vous entrez dans notre maison et jetez un coup d'œil, espérant peut-être y trouver le dernier cri du design scandinave. Regardez à votre droite, là, attention – c'est le « cheval » (oui, vous l'avez deviné) d'occasion de ma fille. Enfin, ce n'est pas exactement un cheval. Ça en a l'air, et une fois qu'elle l'enfourche ou monte sur sa selle, elle peut le faire cavaler avec ses deux petits pieds. Le canapé beige à côté est sans conteste une nouvelle acquisition datant d'environ cinq ans. Une merveille d'invention. En enlevant les gros coussins beiges, une personne peut y dormir relativement confortablement. Dépliez-le et on peut en coucher deux. Passé deux invités, impossible

de s'en accommoder à moins que le troisième ne soit prêt à dormir sous le matelas. Les chaises du salon sont du genre faites-le-vous-même-à-bon-marché. Assemblez-les, munissez-vous d'une clé Allen et hop !, vous avez des nouveaux éléments prêts à servir. Le tapis est un héritage familial ; fabriqué en Belgique il y a quelque quatre-vingts ans. Un des plus raffinés en son genre – une imitation de tapis persan qui me donne l'impression d'être tout à fait chez moi, comme si je me trouvais à nouveau dans le salon de mes grands-parents à savourer quelques en-cas avec une tasse de thé à la russe, avalant le chaud liquide ambré, un cube de sucre entre les dents.

Dans la salle à manger adjacente, nous avons un vieil ensemble, gracieuseté de ma tante décédée il y a vingt-cinq ans. Cette partie de son ménage nous fut léguée et nous sommes reconnaissants pour les fauteuils de cuir, la robuste table un brin écornée et le bahut qui venait avec. Imposants. Solides. Nous les léguerons probablement à un neveu pour qu'il se souvienne de nous avec émotion en se levant de table après un long repas à plusieurs services. Nous avons été chanceux, la table a ni plus ni moins fait son apparition une année où nous étions à l'étranger. Pas tout à fait, mais elle nous fut assignée une fois la succession réglée et on nous l'envoya par bateau, à la grande surprise de notre locataire. Adieu, tables de jeu pliantes. Au revoir, tables à tréteaux chancelantes.

Mais le vieux canapé bleu – ça, c'est mon bien le plus précieux. Un long spécimen de son espèce,

s'il en est, et ses coussins tout comme son dossier déversent sans arrêt du sable. Oui, du sable. Je me suis toujours figuré qu'on l'avait déniché sur le site d'un hôtel incendié des Laurentides. Un soir de pleine lune au début de l'automne, je m'imaginai même qu'il avait été jadis – lors d'une incarnation précédente – le divan ou le canapé-lit d'un potentat du désert. Je ne sais trop comment, il aurait été recueilli lors des guerres napoléoniennes, attaché au chameau le plus grand et le plus fort, puis transporté à Alexandrie pour être adopté là-bas par un poète gréco-égyptien pendant quelques décennies. Un Libanais immigré au Canada l'aurait ensuite expédié ici par paquebot où il aura transité par monts et par vaux jusqu'à Ottawa et Gatineau.

C'est là que je l'ai trouvé. C'était en 1973, à la fin de l'été, et j'aidais un ami à transporter des meubles qu'il avait empruntés. Nous avons trimballé cet énorme bataclan jusqu'à Wakefield, qui était dotée d'un pont couvert à cette époque. J'étais certain que nous allions le faire tomber. Un camion loué défonce le pont, meubles à la dérive dans le Golfe du Saint-Laurent – j'imaginais les manchettes des tabloïds pendant que le camion surchargé s'engageait sur les madriers croulant sous la pression. Non, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça, Dieu merci. Nous avons déchargé notre lot à la maison de son ami, le professeur d'économie – gagnait-il sa vie ainsi ?, me suis-je demandé. En louant ou prêtant des meubles à ses anciens étudiants ? Il n'avait pas l'air du type entrepreneur, le professeur, je veux dire. Mais que voulez-vous : il enseignait à

l'université, possédait un chalet dans la vallée de la Gatineau et avait trop de meubles parce que sa femme l'avait quitté, il avait une autre maison dans le Glebe, etc. Et il voulait se débarrasser d'un vieux canapé. En échange, dit-il en souriant, des meubles qu'on lui avait rapportés.

Eh bien, avant même que je le réalise, j'avais entrepris de soulever cet énorme canapé bleu – et je le trouvais alors d'une atroce couleur –, pour le hisser à l'intérieur du camion loué. C'est du moins ce que je pensais lorsque j'ai ressenti une sensation étrange, comme un déchirement à l'aine droite. « Aie ! », ai-je hurlé en laissant tomber ma partie du siège de Troie.

Quelque chose venait bel et bien de flancher. Je ne pouvais plus rien soulever. Les autres ont hissé le canapé à bord et je me suis dirigé de peine et de misère vers la cabine du camion. Impossible d'oublier l'éclatant feuillage d'automne à Wakefield ; mon regard l'a happé lorsque je me suis plié en deux ; il s'est imprimé sur ma rétine alors que je me tordais de douleur sur mon siège, durant le trajet du retour.

— Est-ce que ça va ?, demanda George qui conduisait le lourd véhicule vers Hull en l'engageant sur le pont couvert aux dehors fragiles.

À l'arrière, on pouvait entendre le canapé glisser pesamment comme un mastodonte pris au piège.

— Oh, je vais être hors combat pendant des mois, ai-je gémi.

Dr Gorman m'a tâté et tripoté sans ménagement lors de son examen.

— Vous ne vous êtes vraiment pas raté cette fois-ci, oui monsieur !, me lança-t-il avec son irritante voix de matamore. Qui vous a fait ça ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Je dois le savoir. Ça fait partie du diagnostic.

— Un canapé bleu. Un vieux canapé bleu. Un vrai gros (et je me retins d'utiliser un adjectif emphatique plus grossier) canapé bleu.

Je lui racontai le reste de l'histoire. Il eut bien du mal à réprimer son hilarité hippocratique.

— Revenez me voir jeudi prochain. Voyez les détails avec la réceptionniste. Ça me prendra une quarantaine de minutes, puis tout sera bien recousu et vous serez de nouveau prêt, et il fit une pause, à monter votre gros canapé bleu. À califourchon ou en croupe.

À nouveau, il arbora un large sourire.

Deux jours après mon congé d'hôpital, j'étais couché en boule… à vrai dire, pas tout à fait… mais étendu chez moi, en douleur, sur le canapé bleu, l'artisan de mon malheur. Cette semaine-là, clopinant et gémissant partout dans la maison, j'appris à aimer la longue créature bleue. Quatre gros coussins plats, un dossier solide – il y avait presque assez de place pour deux grincheux postopératoires. Mais j'étais jaloux. Je ne permettais à personne d'autre de monter dessus, de

s'asseoir, ou de s'accouder sur ce qui était devenu mon canapé de convalescence. Si je devais en payer le prix, j'allais au moins en profiter, pas question de le partager avec qui que ce soit. Et ce fut ma perte. Ce lien de douleur nous raccommoda en tissant entre nous une fraternité nouvelle. L'homme et le canapé – son meilleur ami.

Je l'époussetais chaque semaine ; passais l'aspirateur entre les coussins ; je glissais des patins sous ses pattes, et le regardais s'estomper, s'effilocher, s'évaporer – non, pleurer tout le sable restant qui s'écoulait par ses innombrables pores.

— Pourquoi vous pas jeter ?, se plaignait souvent Irena, la femme de ménage, quand je me montrais assez imprudent pour rester à la maison en matinée un vendredi sur deux, jour désigné de ses visites bihebdomadaires.

— C'est un bon canapé, Irena. Et un nouveau coûterait trop cher. Je n'en ai pas besoin. Celui-ci fait tout à fait l'affaire.

— J'aime pas. J'aime pas l'aspirer. J'aime pas les coussins. Achetez un nouveau sofa, un bon sofa. Je regarde dans le journal pour vous. Peut-être vente bientôt.

Mais Irena mit du temps avant de m'aviser d'une aubaine. Au printemps, elle m'informa de son horaire d'été. Elle allait partir pour son chalet en juillet, alors elle me fit une proposition.

— Vous achetez nouveau sofa, moi emporter vieux sofa au chalet. Personne va prendre sofa ; trop gros pour poubelles. J'emporte dans le camion du frère.

À présent, je devenais têtu. Ses stratagèmes, supplications, complots ne purent me dissuader. Le canapé et moi étions liés par les épreuves et la douleur. Et de toute façon, pourquoi me serais-je encombré d'une pièce de mobilier à la mode dans mes quartiers de bohémien ? Pour quelques années encore, j'allais m'y cramponner, jusqu'à ce que quelque chose de draconien nous sépare.

— Combien de temps encore devrai-je endurer cette antiquité ?, s'exclama mon épouse.

C'était de nouveau le sable qui l'agaçait. Comme le nom d'Irena appartenait à mon lointain passé de célibataire, je n'eus pas à lui parler de la campagne de cinq ans que la femme de ménage avait menée contre le vieux canapé bleu.

— Gardons-le encore un peu. Achetons un sofa d'appoint, après quoi, tu ne le remarqueras plus, ai-je offert.

Alors le canapé-lit fit son entrée. Moderne, bien rembourré, presque élégant dans sa gaine de coton entièrement traitée au Scotchgard et parée contre tout déversement. Je pensais que la jalousie de ma femme s'estomperait un peu. Le dernier souvenir de ma vie de célibataire tenait bon, sans mot dire, dans mon salon. Nous savions tous deux que nous ne cèderions pas. Et le nouveau venu monopolisait l'attention.

Mais le bleu et le beige ne se marient pas et font mauvais ménage. Chaque fois que nous

recevions, je m'attendais à ce qu'un nudnik[1] de service trompette : « Pourquoi ne foutez-vous pas cette monstruosité à la rue ? » Ma loyauté en était renforcée. Si un ou deux invités traitaient mon vieux canapé avec condescendance, je m'interposais et prenais sa défense. Après tout, il avait été transporté d'Égypte ; des poètes avaient déclamé des vers sur ses coussins dont le sable, à n'en pas douter, provenait des déserts sacrés du Moyen-Orient.

Tout ce qui était vieux, inélégant, démodé et dépassé prit de la valeur à mes yeux. Je commençai à errer les rues au petit matin les jours de cueillette d'ordures, surtout au printemps et à l'automne. Dans les ventes-débarras, on me voyait examiner avec attention les meubles victimes de violences et d'abus. Puis je commençai à monter une collection. Quelques chaises de restaurant des années trente ; une crédence et une commode mutilées ; des tabourets de provenance douteuse ; même des cintres en bois et des crachoirs d'époques révolues. Le sombre garage commença à se remplir.

La fête de Victoria, vous savez, coïncide souvent avec mon anniversaire. Depuis ma tendre

1 Personne au comportement importun, irréfléchi, en yiddish. Le yiddish est une langue dont l'origine remonte au Moyen-âge. Incorporant des éléments linguistiques germaniques, slaves, romans, hébreux et araméens, il était parlé par les Juifs ashkénazes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Son usage a ensuite décliné. (Les notes sont de la traductrice.)

jeunesse, je me montrais sensible à la singulière coïncidence de ma naissance. Si la Reine présidait aux festivités ce week-end-là, il est fort probable que nous nous trouvions complices, pour ainsi dire, de la même joie, même si elle ne faisait que souligner la date officielle tandis que je célébrais allégrement mon véritable anniversaire. La fête de Victoria vint toutefois paver la voie à une autre importante tradition. Je ne l'ai pas mentionné encore, mais j'ai dû céder et battre en retraite il y a deux ans. Ma femme a gagné, et le canapé bleu a été expulsé – mais uniquement vers le garage. Il y croupissait de l'Action de grâce jusqu'au fantasque mois de novembre, puis durant le morne décembre, et continuait à se terrer durant janvier-tout-de-glace, février-frigorifié, et ainsi jusqu'à l'avril-tout-trempé et le mai-mi-moite. La fête de Victoria marquait le jour de sa libération annuelle. Tel un joyeux geôlier sympathique au sort de son précieux prisonnier, j'ouvrais les portes du garage et, avec l'aide d'un voisin, traînais le canapé bleu sur la galerie avant où il demeurerait, imperturbable, des mois durant. Tel était le concordat. Le matin, je m'y assoyais pour lire le journal pendant que la rue commençait à s'animer avec l'arrivée du jour. L'après-midi, en plein soleil, je lisais encore, bien calé dans le fier canapé. Et le soir, assis dans l'ombre comme un caméléon qui se fond dans le bleuté de la nuit, je surveillais les allées et venues.

C'est alors que l'impensable arriva, l'imprévisible. Le jour infâme restera à jamais marqué

dans mon calendrier des catastrophes. Le soir du vendredi 6 juin 1986, je demeurai assis sur le canapé jusqu'à tard dans la nuit. C'était une douce soirée, quelques insectes enquiquineurs bourdonnaient autour, et, chose peu commune, les voisins étaient calmes – rien d'insolite ou d'inquiétant à l'horizon.

Je me levai le lendemain matin, une heure ou deux après le lever du soleil. Lorsque j'arrivai sur la galerie, l'espace vide à ma gauche m'assaillit soudain ; la surprise d'une absence me frappa de plein fouet. Le canapé avait disparu ! Volé, sans doute, et un patin de protection gisait sur la galerie, un autre sur la deuxième marche. Je me lançai comme un limier, le long de l'allée et plus loin sur la rue, en direction sud, j'aperçus un autre patin. Les voleurs se dirigeaient vers le coin de rue le plus proche. Mais quand j'y parvins, aucun canapé en vue. Pouvais-je vraiment espérer qu'ils aient pris la moitié de la nuit pour se sauver avec leur butin dérobé ? Que faire ? En longeant le pâté de maisons du côté gauche, j'aperçus à mi-chemin un camion chargé de meubles. Je m'y précipitai à la course. Deux étudiants sortaient d'une maison pour revenir ramasser ce qui restait.

— Vous n'avez pas vu un vieux canapé bleu ?, leur demandai-je suspicieusement. Qu'est-ce que j'espérais, qu'ils avoueraient, me feraient entrer pour me montrer leur nouvelle acquisition, bien installée à côté de la grosse télé couleur ?

Je leur racontai l'histoire. Ils arboraient un air plutôt innocent en m'écoutant. Ils ne pouvaient s'en être emparés, pensai-je.

— Désolé pour votre canapé, monsieur. Il doit avoir été pris tard hier soir. Nous emménageons depuis 7 heures ce matin et nous n'avons vu personne d'autre ici transporter des meubles.

Je revins sur mes pas, à la recherche de signes révélateurs, d'indices supplémentaires, de… de quelque chose. Le voisinage comptait bon nombre de maisons de chambres. Mais quand je rapportai le vol, la répartitrice de police ne se montra pas optimiste.

— Nous ne pouvons pas fouiller toutes les maisons de votre quartier, dit-elle au téléphone.

Le ton badin qu'elle prit pour me consoler ne fit que m'irriter davantage. J'étais à deux doigts de lui lancer « Et pourquoi pas ? », mais, en bon citoyen, je notai plutôt le numéro de mon dossier – l'ordinateur enregistrait tout – et réfléchis à son conseil d'appeler mon agent d'assurance.

Qu'allais-je dire à M. Mappin ? Un vieux canapé bleu. Valeur commerciale réelle – impossible à déterminer. Valeur dépréciée – probablement négligeable. Coût de remplacement – à l'évidence nul, devrais-je concéder à l'intraitable expert qu'il enverrait. La valeur sentimentale par contre – pas de prix.

« Bon », répliquerait M. Mappin avec une formule lapidaire d'usage, « pas de prix, ça n'a simplement… pas de prix. Mais si le premier ministre avait été conçu sur ce canapé, alors on pourrait demander à un musée d'en faire

l'évaluation en tant que bien culturel important. Nooon. Désolé. J'aimerais pouvoir vous aider. Faites le tour du quartier et parlez à vos voisins. Avisez tout le monde. Débusquez le misérable petit voleur. »

J'ai oublié de mentionner que c'était un magnifique matin de printemps. Bientôt, le défilé annuel du quartier passerait par ici, en route vers le parc Strathcona. Peut-être quelqu'un avait-il emporté le canapé pour rigoler et le verrait-on apparaître sur la plateforme d'un char allégorique – ce serait une blague ? Aussitôt, je soupçonnai Frank ou James, deux connaissances du coin. Frank travaillait dans un magasin d'appareils électroniques, mais après avoir frappé à la porte de son appartement, j'en déduisis qu'il était parti travailler. James et sa famille étaient probablement encore couchés. Et James, me suis-je dit, était trop flemmard et léthargique pour prendre une telle initiative. Je revins sous mon porche d'entrée dénudé, rentrai à la maison, me préparai un peu de café et ressortis avec une chaise longue de manière à pouvoir continuer d'avoir la scène du crime à l'œil. Quelque part dans les environs, un voleur se grisait de son butin, ou peut-être dormait-il dessus, un soupçon de triomphe criminel sur ses lèvres comateuses.

Le défilé passa, comme prévu, une heure plus tard. Le char de Fred Cundell était tiré par des chevaux et bondé de gamins du quartier, mais aucune trace du canapé. Je me joignis à la foule

pour m'enquérir du canapé ; parlai à James et à sa femme lorsqu'ils parurent enfin en queue de procession. Ils s'étaient levés tôt pour une fois. Je repensai au voleur avec cet air insouciant sur son visage endormi. Il était sans doute encore plongé dans des rêves criminels et corrompus, mais sur le point de bouger et de s'éveiller. J'espérai secrètement que le bruit du défilé l'avait dérangé. Il s'étirait et se levait. Mais non, il s'était recouché sur le vieux canapé bleu, fier de lui. Il y resterait un peu plus longtemps.

Restes-y à perpette
une atroce migraine à la tête

J'entonnais ce refrain pendant que je l'imaginais s'étendre sur son gain mal acquis, mon canapé chéri. La première malédiction m'en inspira une autre, la Muse de l'outrage me stimula :

Puisses-tu y gémir
bardé de lancinantes migraines
d'une puissance inégalée

Qu'il y reste et souffre, songeai-je. Mais s'il devait avoir un mal de tête, que celui-ci batte tous les records :

Puissent tes veines éclater
tes vaisseaux enfler
sous ton front de brigand

C'est ça ; c'est ça, murmurai-je :

Puisses-tu te tortiller sans fin
dans les plus atroces tourments

Ah, se tordant de douleur, il roulerait sur son côté, dangereusement près du bord :

Que chute s'ensuive
te casse les bras
et les jambes en mille morceaux

Ça lui apprendra. Qu'il se débrouille pour se faire ramener à la maison alors :

Puisses-tu geindre sur le vieux canapé bleu,
de douloureuses blessures
et meurtrissures, tout couvert de plâtre

Je me laissais emporter – tout comme mon canapé :

Puisses-tu y expirer enfin
que ton corps y soit écartelé
comme sur un brancard
et qu'on t'enterre avec
– le canapé bleu par dessus –
Que jamais tu ne puisses t'échapper
pour chiper d'autres trésors

La bonne stratégie me vint tout de suite à l'esprit. Je ferais imprimer les imprécations en caractères gothiques sur des affiches, les photocopierais et en placarderais tous les poteaux de téléphone du voisinage :

Malheur au(x) cambrioleur(s) qui a (ont) volé
le vieux canapé bleu sur ma galerie
au petit matin du 7 juin 1986

Nul doute que le ou les voleurs remarqueraient les affiches ; peut-être que cela les choquerait ou les effraierait suffisamment pour faire acte de contrition ? Pouvait-on penser que les malédictions pèseraient sur eux comme les proverbiales

Table des matières

Le vieux canapé bleu	5
L'histoire de l'édredon de ma tante	21
Le tallith de Goldberg	29
Seymours International	39
Conjuguer	57
Carmella de Tel-Aviv	73
Le club de kiddush	83

SEYMOUR MAYNE

LE VIEUX CANAPÉ BLEU

Seymour Mayne porte un regard tendre sur les travers et grandiloquences d'une galerie de personnages issus des communautés juives de Montréal et de l'Outaouais. Tout est travaillé avec espièglerie et humour. Un vol de canapé, une pénurie de whisky, les plumes d'édredon d'une vieille tante polonaise, une histoire de *tallith* perturbant la prière, le cercle d'ambitieux homonymes *Seymours International*, un oncle fugueur et les lubies d'une cousine débarquée de Tel-Aviv. *Le vieux canapé bleu* : sept récits truculents, colorés par les sonorités yiddish.

> « Court et charmant : c'est ainsi qu'on pourrait le mieux décrire le recueil de Seymour Mayne. *Le vieux canapé bleu* met en lumière une voix singulièrement pittoresque qui fait de la simplicité une vertu. »
>
> *Montreal Gazette*

Seymour Mayne est auteur, éditeur, traducteur et enseignant. Ses écrits ont été traduits dans de nombreuses langues, dont l'allemand, l'hébreu, le polonais, le russe et l'espagnol. Il vit et travaille à Ottawa.

MÉMOIRE D'ENCRIER